

Art et sida, trois jours de réflexion sans compassion

Quels rapports la maladie entretient avec la culture.

Pendant trois jours, chorégraphes, artistes, thérapeutes, intervenants en matière de prévention, profs et philosophes se sont réunis à huit clos sur le thème «Sida et acte artistique». Même si la dernière journée pourtant publique n'a pas attiré les foules ni le quartier au Majic Cinéma de Bobigny, ces débats en ouverture des Ve Rencontres chorégraphiques internationales de Seine Saint-Denis, ont eu cependant le mérite de s'opposer franchement au tout récent Sidaction. «*En rupture avec la compassion obscène*», comme le signalait Alain Buffard, danseur et administrateur de compagnies, responsable de ces journées, «où tout le monde a parlé à la première personne sans attendre de retombées : il est en effet impossible de traiter du sida selon les méthodes du marketing et de la publicité.»

Alain Buffard, danseur

«*Il est en effet impossible de traiter du sida selon les méthodes du marketing et de la publicité.*» D'où, manifestement, une approche très fine, non généraliste, «microscopique» voire intime, de questions complexes où personne ne se sentait porte-parole, représentant de «sa» profession, de «sa» pratique artistique, à plus forte raison d'un discours de vérité sur le sida et ses remèdes. Ni sur l'esthétique, d'ailleurs. Même dans la séance ouverte, chacun des partici-

pants a été confronté directement aux paroles des autres, sans médiation et donc de façon hétérogène, mêlant le récit d'activités de prévention (notamment dans les communautés migrantes), le discours sur l'art et de sur ce qu'il est convenu d'appeler l'art thérapie. Ainsi Jamie McHugh, chorégraphe américain, vivant avec le VIH, s'est cru obligé d'en passer par le corps en demandant à tout le public de la salle de mettre la main sur le haut du sternum, de fermer les yeux, de s'écouter respirer et d'en parler ensuite à son plus proche voisin.

Au milieu de ces expériences en direct et de ces paroles plutôt intéressantes, remontant du terrain (aussi bien les associations de femmes maghrébines du 93 que la classe de troisième d'un collège de Seine Saint-Denis...), on a perçu néanmoins des propos en forme d'idées reçues sur la danse contemporaine, qu'elle a combattus pourtant des années durant. La danse vue comme la discipline du corps, et du corps seulement, comme si elle ne produisait pas de la pensée : la danse ne serait pas un art mais une expression corporelle, et de ce fait mieux habilitée que d'autres

formes artistiques à s'engager dans la voie de la thérapie, du social. La danse a bon dos.

Car la culture n'est pas là pour servir de refuge «à une politique de santé déficiente», comme le soulignait le philosophe Alain Ménil. Pour caractériser sa pensée, il suffit de noter la présence au «Sidaction» de la télé du ministre médecin Douste-Blazy, officiant il y a deux ans à la santé et aujourd'hui à la culture ; un glissement qui fait sens. L'inquiétude des artistes porte justement sur l'utilisation de leur travail et de leur art, comme outil apte à réduire la fracture sociale. D'où la censure insidieuse qui pourrait viser des œuvres pas tout à fait «bien pensantes». Mais surtout, le filtrage des subventions par la demande d'un projet «adapté» à la politique ministérielle (ou celle des collectivités locales) signifierait, comme l'a rappelé Alain Ménil, le retour à des pratiques de l'ancienne Europe de l'Est, c'est-à-dire à l'*instrumentalisation de l'art et des artistes*. Les relations du VIH et des «actes artistiques» ont donc à naviguer entre l'écueil de l'inaction (action= vie, comme le rappelle un slogan fameux d'Act Up) et celui de cet embrigadement des artistes dans une ligne esthétique visant à l'utilité sociale.